

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 28 (1978)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Programme pour une philosophie théorique objective  
**Autor:** Zaslawsky, Denis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381102>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## PROGRAMME POUR UNE PHILOSOPHIE THÉORIQUE OBJECTIVE

DENIS ZASLAWSKY

§ 1 – Sous ce titre ambitieux, nous voudrions formuler ici quelques principes qui constituent peut-être en effet un programme original pour la philosophie théorique, mais qui se prêtent certainement en tout cas à une discussion claire : ils vont résolument à l'encontre d'un bon nombre de mouvements philosophiques contemporains, et semblent presque avoir été conçus pour heurter de front tout un ensemble d'idées qui sont largement admises aujourd'hui. Mais ce n'est là qu'une impression : s'ils sont étroitement liés entre eux, et constituent même une sorte de système, il faut préciser que ces principes se sont imposés à nous d'une manière très progressive, et qu'ils ne représentent donc nullement une prise de position ferme et définitive en face de la situation actuelle de la philosophie. Ils seront proposés ici sous la forme de quelques thèmes aussi simples que possible, et dans un ordre arbitraire en fait destiné surtout à faciliter une éventuelle discussion.

§ 2 – Le premier de ces principes, qui n'apparaîtra pas au départ comme le plus important, concerne le *mode d'expression*, ou si l'on veut le *style* de la philosophie : il faut absolument que cette discipline retrouve une forme d'expression littérale. Mais ce premier principe, apparemment superficiel en effet, en entraîne immédiatement un second qui l'est moins, puisqu'il introduit l'idée la plus précise qui figure dans notre titre : l'objectivité. Car si une pensée littérale est possible, c'est qu'une certaine objectivité l'est aussi ; c'est-à-dire, en d'autres termes encore, qu'il doit être possible de pratiquer, et s'il le faut de créer, une manière de penser et de s'exprimer qui soit absolument *directe*, et qui ne requière plus aucune *interprétation*. Derrière cette dernière formule, on devine plus nettement déjà les raisons de notre opposition de fait aux grandes tendances de la philosophie actuelle : que celle-ci soit ou non en crise — peu importe —, tout le monde semble admettre que son évolution, ou son état, sont profondément liés à une sorte d'ambiguïté généralisée, et devenue nécessaire dans le langage même des philosophes ; or c'est justement à cette ambiguïté, qui est en réalité la part de *littérature* qu'il y a dans la philosophie et que de nombreux auteurs cultivent aujourd'hui, que s'oppose la recherche d'une pensée *littérale*. Mais cette recherche est-elle seulement possible ? Toute la question est là, bien sûr ; simplement, la tendance générale est actuellement d'y répondre par la négative. C'est donc à nous qu'incombe

la charge de la preuve : il faut montrer qu'une pensée objective et littérale est en effet possible. Ou plutôt, il faut la rendre possible en en créant les conditions. Ce n'est pas ici que nous pourrons le faire ; mais, en continuant de développer nos principes, nous allons tenter d'indiquer dans quelle direction il faut chercher si l'on s'intéresse à une telle perspective.

§ 3 – La manière la plus claire de définir cette perspective, c'est peut-être d'introduire une idée voisine de celle d'objectivité, et que nous avons déjà exposée à plusieurs reprises<sup>1</sup>: la *neutralité*. En fait, cette notion très précise, et très forte, s'est révélée, à l'usage, dangereuse ; et il vaudra certainement mieux lui préférer dans l'avenir la première, celle d'objectivité, qui est certes plus vague mais a l'avantage de ne comporter aucune connotation *négative*. Cependant, la neutralité reste utile sur le plan des définitions purement terminologiques : en disant comment il faudrait la comprendre si on voulait l'utiliser, et surtout comment il ne faudrait *pas* la comprendre, nous allons certainement clarifier les choses et éviter certains malentendus. Par neutralité, nous voulons désigner exclusivement une attitude *opératoire* ; et même, plus précisément, un *ensemble d'opérations*. Il s'agit donc essentiellement d'une attitude active ; ce qui élimine d'emblée toutes les interprétations traditionnelles de la neutralité, qui en faisaient – par exemple, et en dernier lieu, chez Husserl – la recherche d'un “regard pur” sur les choses. A cette neutralité de tendance passive, et de nature *épistémologique*, nous substituons donc une neutralité active, et qu'on peut rattacher à une *logique* au sens le plus large du terme – c'est-à-dire au sens dynamique : il ne s'agit pas ici de la formalisation, mais plutôt de la *codification* des opérations constitutives de l'attitude neutre. Maintenant, quelles sont ces opérations ? Pouvoir répondre à cette question, ce serait être capable d'exposer une méthode philosophique nouvelle, et complète, qui fournirait des procédures heuristiques pour la découverte et la formulation de *problèmes*, puis des procédures pour la *solution* de ces problèmes qui, pour ainsi dire, correspondraient régulièrement aux premières : la pensée serait alors *disciplinée*. Bien que cet idéal soit loin d'être atteint, nous donnerons, au paragraphe suivant, quelques indications sur la nature probable de ces opérations. Mais il y a déjà au moins un aspect qui nous paraît devoir les caractériser nécessairement : c'est justement la neutralité, que nous avions définie ici même<sup>2</sup> en l'associant d'abord au Bergsonisme, puis au Kantisme et au Néo-positivisme, et qui nous semble constituer

<sup>1</sup> Cf. entre autres “Histoire et avenir de la neutralité philosophique”, dans *Revue de théologie et de philosophie* (1969/V), p. 289-306 ; et “La philosophie analytique”, dans *Histoire de la philosophie, La Pléiade*, t. III, Paris 1974, p. 750-795, et plus spécialement p. 782 s.

<sup>2</sup> Cf. *art. cit.*, et “Bergson, le finalisme et la philosophie analytique”, dans *Revue de théologie et de philosophie* (1964/IV), p. 335-347.

l'apport essentiel — quoique souvent inconscient — de ceux qui pratiquent la philosophie dite analytique. Cette neutralité, qui est bien opératoire et dynamique, consiste en un mouvement de recul par rapport aux problèmes philosophiques quels qu'ils soient ; ce recul — notion elle aussi dangereuse parce que d'apparence négative — ayant pour fonction de permettre le passage de ce que nous appelons *l'utilisation* des concepts à leur *étude* (ou à leur analyse). Car en reculant ainsi, comme Kant le faisait déjà, d'un problème posé comme un dilemme qu'on ne peut que trancher à l'étude des *données* mêmes de ce problème, on passe en effet d'une question formulée *avec* certains concepts à une, ou plusieurs questions qui portent *sur* ces concepts ; et on voit ici le rapport profond entre neutralité et objectivité : l'essentiel, en philosophie, et même l'idéal, à notre avis, ce serait de ne plus utiliser aucun concept, et de les prendre tous pour *objets* d'étude.

§ 4 — On a souvent dit qu'une telle recherche de la neutralité ne pouvait être que provisoire, ou alors *préliminaire* à autre chose. Lorsqu'il nous est arrivé de rejeter cette suggestion<sup>3</sup>, c'est que nous voulions, à tort sans doute, prendre l'idée de neutralité comme symbole de l'ensemble des procédures méthodologiques que nous proposons ; mais c'est surtout qu'il fallait écarter cette autre idée, toujours tentante et radicalement fausse selon nous, que l'étude neutre des concepts pourrait fort bien précéder, à titre de précaution pour ainsi dire, l'établissement de thèses philosophiques au sens traditionnel du terme. Or, nos recherches ayant avancé depuis lors, nous pouvons maintenant accepter cette conception "préliminaire" de la neutralité — mais non pas au sens d'une opération "provisoire" : il s'agit d'une attitude qui doit rester constante tout au long du travail philosophique, et accompagner, en quelque sorte, l'ensemble des autres opérations. Car il semble déjà possible de spécifier un peu mieux quelles sont ces autres opérations constitutives de la nouvelle méthode philosophique ; essayons d'en donner ici une première idée très globale, qu'il faudra naturellement préciser, en la rendant plus concrète, au moyen d'un exemple simple : c'est ce que nous ferons dans les paragraphes suivants. Mais l'essentiel n'est pas ici de saisir vraiment le *contenu* de ces opérations ; nous les présentons surtout pour bien marquer le caractère nouveau — c'est-à-dire opératoire justement — qu'elles pourraient conférer à la philosophie, si du moins elles s'y révélaient efficaces. Or, il se trouve effectivement que les deux moments essentiels de notre méthode exigent l'un et l'autre cette même attitude de neutralité. On partira toujours de la comparaison soit de deux concepts, soit le plus souvent de deux faits au sens le plus général du terme ; ces deux concepts ou ces deux faits s'opposant par une différence que nous appellerons dorénavant une *dissymétrie*. La neutralité sera alors nécessaire pour

<sup>3</sup> "Histoire et avenir de la neutralité philosophique", p. 306.

les raisons suivantes. D'abord, les deux concepts ou les deux faits considérés seront confrontés — premier moment — d'une manière neutre en ce sens qu'on n'accordera aucun privilège à l'un ou à l'autre : ce qui revient à dire, en réalité, que les concepts comparés ne seront pas *utilisés*, et surtout qu'aucun des deux faits ne sera *affirmé* (on retrouve donc là la neutralité comme recul). Ensuite — second moment —, on évitera également d'affirmer la dissymétrie elle-même ; c'est là sans doute le point d'application le plus important, et le plus nouveau, de l'idée d'une neutralité positive : il faudra par conséquent distinguer systématiquement les cas d'*asymétrie*, où la différence constatée est de nature *descriptive* et ne peut donc être qu'affirmée, et les cas de *dissymétrie* authentique, où il est toujours possible de réaliser, d'une manière quasi expérimentale, l'opération essentielle de notre méthode : la *symétrisation*. Cette dernière opération représente en fait l'analyse, ou la formulation, ou mieux encore la codification, du mécanisme général de l'*explication* ; et, en effet, notre ambition est au fond la suivante : introduire en philosophie un concept, ou plutôt un processus d'explication qui soit constant et efficace ; et montrer — par-delà tout esprit scientiste, c'est-à-dire en évitant toute réduction de la méthode philosophique à la méthode scientifique — que cette nouvelle analyse du processus explicatif se retrouve dans les sciences elles-mêmes, et plus spécialement dans les sciences expérimentales. L'intérêt de cette démonstration serait en fait uniquement de garantir à l'explication philosophique un avantage qu'elle n'a encore jamais obtenu jusqu'ici, à savoir la *constance* dont il vient d'être question : il nous semble capital que, comme en sciences justement, les problèmes philosophiques prennent une forme qui soit relativement régulière et permette ainsi de savoir à l'avance quelle sera à son tour la *forme* de leur solution ; on l'a déjà vu, la pensée serait alors *disciplinée*, ce qui reviendrait à lui interdire cette trop grande liberté qui la rend littéraire (et non pas littérale), et l'autorise trop souvent — pour parler trivialement — à dire “n'importe quoi”. Mais quoi qu'il en soit de ce dernier point, qui est de toute manière assez délicat et devra être repris plus loin, et même si par ailleurs cette esquisse tout à fait abstraite et vide reste pour le moment à peu près incompréhensible au lecteur non prévenu, on voit sans doute clairement que la neutralité, bien que préliminaire en un sens, est constitutive de la méthode décrite ici : elle y intervient à deux moments au moins, et fournit probablement dans le second — celui de la symétrisation — l'*énergie* même qui est nécessaire à la découverte de l'explication du phénomène étudié, ou de la solution du problème posé.

§ 5 — Maintenant, ce résumé purement formel étant donné, notre tâche est double. Il nous faut d'une part le rendre compréhensible en prenant un exemple ; et d'autre part rejoindre le premier principe que nous avons formulé (§ 2), en montrant comment, par cette méthode, nous pensons

avoir atteint effectivement, tant en philosophie qu'en histoire de la philosophie, une *objectivité* à laquelle tout le monde semble avoir renoncé aujourd'hui en préférant systématiquement — ce qui revient au même — les modes d'expression littéraires. Commençons donc par exposer un exemple précis tiré de la philosophie théorique, et plus exactement de la *philosophie logique*. Contrairement aux apparences, et à certaines tendances récentes dans le monde anglo-saxon<sup>4</sup>, cette discipline ne vise nullement à soumettre la recherche philosophique à une quelconque méthode logique : il s'agit au contraire, et même inversement, d'une étude proprement *philosophique* des concepts que les logiciens, eux, utilisent à des fins très différentes — par exemple pour la construction de systèmes déductifs servant aux fondements des mathématiques. (Ici s'impose une parenthèse importante sur les logiques formelles en général : dans notre terminologie, ce ne sont pas des instruments de pensée neutre, comme on le croit souvent ; bien qu'opératoires, les systèmes formels *utilisent* un certain nombre de concepts dont ils sont naturellement incapables de fournir une *analyse*.) Donc, seule une *philosophie logique*, pratiquant une pensée codifiée mais non pas formalisée, pourra entreprendre une telle analyse, nécessairement informelle, des notions logiques fondamentales. L'histoire de cette entreprise est curieuse. Commencée, d'une manière tout à fait implicite, par Platon et surtout Aristote, elle n'a vraiment été reprise que dans les travaux les plus philosophiques de Frege, puis, beaucoup plus explicitement, par Russell et Wittgenstein : ce sont ces deux auteurs qui ont imposé la question centrale de la philosophie logique (et aujourd'hui de la linguistique générale), à savoir celle de la *structure des propositions atomiques*. Mais jusque-là — c'est-à-dire jusqu'à 1930 environ — la philosophie logique ne semblait pas poser de problèmes de méthode ; elle avait avant tout un objet spécifique, qui l'opposait clairement à la logique elle-même, tournée exclusivement vers l'étude des propositions moléculaires et de leurs relations déductives. Voici comment sont intervenues alors les difficultés de méthode, qui sont évidemment les plus intéressantes. Reprenant, en 1929, la discussion de l'atomisme logique qu'il avait constitué avec Russell, et qui n'était encore qu'une doctrine philosophique parmi d'autres, Wittgenstein mit en doute (dans un article publié<sup>5</sup>, puis dans plusieurs inédits qui annoncent déjà les *Philosophische Untersuchungen*<sup>6</sup>) l'existence d'une structure

<sup>4</sup> Où l'on observe en effet, depuis quelques années, un renouveau de l'idéal qui avait été celui de Russell, et qui visait à une formalisation systématique des problèmes philosophiques. Malgré leur succès "quantitatif" pour ainsi dire, l'efficacité de ces méthodes purement logiques nous paraît extrêmement douteuse.

<sup>5</sup> "Some Remarks on Logical Form", dans *Proceedings of the Aristotelian Society*, suppl. vol. ix (1929), p. 162-171.

<sup>6</sup> Notamment dans *Philosophische Bemerkungen*, Oxford 1965, et dans *Philosophische Grammatik*, Oxford 1969.

commune à l'ensemble des propositions atomiques ; il récusa explicitement la distinction générale des sujets et des prédicats, et implicitement celle, que Frege lui avait substituée, des arguments et des fonctions, ou encore des objets et des concepts<sup>7</sup>. De cette première thèse négative – qu'il faudra critiquer à l'instant, au point de vue méthodologique, en tant que *thèse* – dérivera l'ensemble de la “seconde” philosophie de Wittgenstein : c'est là la source de la découverte des “jeux de langage” en général, et plus spécifiquement de la diversité des usages linguistiques, dont l'étude systématique sera ensuite entreprise par J. L. Austin. Mais la difficulté qui semble avoir le plus marqué la pensée de Wittgenstein à son tournant, c'est un autre point négatif qui, cette fois, n'est plus une thèse : il s'agit en fait, selon nous, d'une *observation objective* qui a mis la philosophie logique sur le bon chemin, celui de la neutralité. L'un des dogmes constitutifs de l'atomisme logique consistait dans l'idée de l'*indépendance logique* des propositions atomiques, ou “élémentaires” ; or, au centre de son article de 1929, Wittgenstein plaça l'observation que cette indépendance est illusoire, et que les propositions les plus simples *excluent* toujours un ensemble d'autres propositions, qu'on peut réunir dans leur *négation*. Il nous semble que se rendre compte de ce truisme – dont l'exemple le plus clair n'est pas celui des couleurs, qui fascinait Wittgenstein, mais plutôt celui des prédicats contraires du genre de la santé et de la maladie : dire de quelqu'un qu'il est malade, c'est évidemment *exclure* qu'il soit simultanément en santé –, c'était non seulement renoncer à la philosophie de l'atomisme logique, mais aussi commencer à penser d'une manière objective et neutre. Cependant, Wittgenstein n'en tira pas immédiatement toutes les conséquences ; et lorsque, par la suite, il se tourna définitivement vers une philosophie du langage exclusivement *descriptive*, il abandonna entièrement l'étude abstraite de la, ou des formes de la proposition atomique en général – en fait, nous dirions volontiers qu'il n'a pas pu exploiter lui-même son observation objective et neutre en raison de sa première thèse nouvelle et négative, qui revenait à nier purement et simplement l'existence d'une forme générale des propositions atomiques<sup>8</sup>. C'est que cette thèse négative, qui deviendra malheureusement l'un des lieux communs de la philosophie analytique, ne peut elle-même être considérée comme neutre : elle est tout aussi dogmatique que l'était l'affirmation *a priori* qui fondait l'atomisme

<sup>7</sup> Cf. *Philosophische Bemerkungen*, p. 269, et *Philosophische Grammatik*, p. 119.

<sup>8</sup> Cf. *ibid.* – La question historique de l'attitude de Wittgenstein à l'égard de la notion de proposition atomique (ou élémentaire) est fort complexe. Nous l'avons beaucoup simplifiée ici, sans tenir compte notamment d'une thèse essentielle du *Tractatus logico-philosophicus*, qui semble exclure la détermination de la forme générale des propositions *atomiques* (par opposition aux propositions *moléculaires*, dont la forme générale consiste en une combinaison précise de propositions atomiques).

logique, et qu'elle était venue contredire explicitement. On trouve donc là, probablement, l'une des limites de la pensée wittgensteinienne dans son ensemble ; et cette limite, qui est bien méthodologique, s'explique assez aisément par l'ambiguïté de tous les textes de la seconde période face à l'opération de *généralisation*. Pour reprendre l'exemple le plus fameux, celui de l'unité éventuelle de la notion de jeu (*Philosophische Untersuchungen*, § 66), on peut en effet se demander si, en nous incitant à ne plus dire qu'il *doit* y avoir quelque chose de commun à tout ce que nous appelons jeu, mais à *regarder* plutôt si cet élément commun existe ou non, Wittgenstein veut seulement nous conduire à l'objectivité et à la neutralité (interprétation faible), ou bien s'il désire nous convaincre en outre que, le plus souvent, nous tendons à exagérer l'unité des concepts en général (interprétation forte). Or, qu'il l'ait voulu ou non, c'est nettement la seconde de ces deux interprétations qui l'a emporté dans la compréhension que nous avons aujourd'hui de sa dernière philosophie ; ce qui a sans doute eu des effets positifs dans certains domaines (comme par exemple en psychologie philosophique, où la critique des notions *d'esprit* et de *pensée* (Ryle) en a beaucoup bénéficié), mais a en revanche contribué à interrompre, pour ainsi dire, la recherche de fond en philosophie logique. Car ce dont cette discipline a besoin, c'est justement une méthodologie qui maîtrise enfin complètement l'opération de généralisation : pour la faire avancer, il faut donc lui appliquer l'interprétation faible du principe wittgensteinien, c'est-à-dire commencer par formuler l'hypothèse positive (mais non pas la thèse) que toutes les propositions atomiques ont quelque chose en commun, puis chercher à vérifier cette hypothèse en déterminant quel pourrait être un tel élément commun.

§ 6 – Cette démarche, ce sont d'abord les linguistes américains qui l'ont empruntée (mais sans trop le savoir), en particulier dans leur recherche d'une grammaire universelle<sup>9</sup>. Les résultats qu'ils ont atteints sont trop complexes, et en fait trop éloignés encore de ceux que vise la philosophie logique, pour être résumés ici. En revanche, il y a un philosophe anglais, P. F. Strawson, qui a récemment repris l'étude de la philosophie logique, au sens strict que nous avons défini ici — et cela exactement au point où Wittgenstein l'avait laissée dans les années 1930. Cette reprise, Strawson l'avait certes préparée par de nombreux travaux déjà anciens, et fort appréciés depuis longtemps tant en linguistique qu'en philosophie pure<sup>10</sup> ; mais c'est en 1967 seulement, puis surtout en 1970 et enfin en

<sup>9</sup> Nous pensons naturellement ici à la linguistique chomskyenne, mais aussi, dans une perspective plus empirique et qui n'est pas explicitement générative-transformationnelle, à des auteurs comme E. Keenan.

<sup>10</sup> *Introduction to Logical Theory*, Londres 1952; *Individuals*, Londres 1959.

1974<sup>11</sup>, qu'il entreprit de développer l'observation initiale de Wittgenstein. Dans ces trois textes, en effet, Strawson présente comme la donnée fondamentale pour toute analyse de la proposition atomique le fait que, dans la prédication monadique du moins, il y a toujours, une affirmation étant posée, *exclusion* simultanée de la négation correspondante. Ici encore, on a affaire à un truisme, et Strawson serait le premier à le reconnaître ; mais la forme originale qu'il a donnée à ce truisme, et dont on trouvera déjà les motivations profondes dans son livre de 1959<sup>12</sup>, constitue à nos yeux un apport capital à la philosophie logique, et peut-être à la philosophie en général : car c'est un apport essentiellement *méthodologique*. A l'observation wittgensteinienne, Strawson ajoute l'idée suivante : si l'on accepte, ne serait-ce que provisoirement, la distinction classique des sujets et des prédicats, alors l'exclusion de la version négative de toute proposition atomique par son affirmation positive semble porter uniquement sur la partie *prédicat* de cette proposition ; elle ne concerne nullement sa partie *sujet*. Ainsi, en disant par exemple de Socrate qu'il est malade, on exclut à l'évidence qu'il soit simultanément en santé, mais on n'exclut — ni d'ailleurs n'affirme — rien sur la santé ou la maladie de qui que ce soit d'autre. Selon Strawson, qui l'a longtemps cherché dans d'autres directions, c'est là le *critère* fondamental de la distinction entre sujet et prédicat ; et ce critère peut donc se résumer dans l'idée d'une *asymétrie de comportement eu égard à la négation* : celle-ci semble porter de préférence, pour ainsi dire, sur le prédicat de la proposition atomique, et non pas sur le sujet dont ce prédicat est tantôt affirmé, tantôt nié justement. Or, l'innovation essentielle de Strawson a consisté dans l'introduction du concept d'*asymétrie* ; en tout cas, c'est en nous concentrant sur ce concept très général (puisque il ne trouve en fait ici qu'un point d'application particulier) que nous avons développé les éléments de la méthodologie nouvelle esquissée abstraitemment tout à l'heure (§ 4), et que nous allons pouvoir illustrer plus concrètement maintenant en prolongeant l'analyse wittgensteinienne, puis strawsonienne des propositions atomiques.

§ 7 — Avant de poursuivre cet exposé schématique, il faut s'arrêter un instant sur l'allure volontairement *progressive* que nous lui donnons, et plus spécialement sur cette idée d'un *prolongement* possible de l'analyse de Wittgenstein et de Strawson. En fait, on pourrait tout aussi bien présenter ce qui va suivre comme une *critique* de ces deux auteurs (et surtout, on va le voir, du second) ; mais nous croyons pouvoir annoncer dès maintenant

<sup>11</sup> Successivement : *Philosophical Logic*, Oxford 1967, p. 7 ; “The Asymmetry of Subjects and Predicates”, reproduit dans *Logico-linguistic Papers*, Londres 1971, p. 96-115 ; et *Subject and Predicate in Logic and Grammar*, Londres 1974, *passim*.

<sup>12</sup> *Individuals*, p. 188 et *passim*.

un thème qui sera repris en conclusion, et qui devrait certainement donner lieu à discussion : lorsque la pensée devient littérale et objective, alors une critique de ce genre ne peut plus marquer – comme c'était généralement le cas en philosophie jusqu'ici – un simple retour *au point de départ* de la recherche. Car s'il y a critique, c'est justement alors parce qu'un *progrès* est encore possible dans un développement qui n'en demeure pas moins *continu*. Voici, en l'occurrence, comment l'analyse strawsonienne de la proposition atomique en termes d'asymétrie entre sujet et prédicat nous semble devoir être à la fois prolongée et modifiée – ce qui implique en effet une critique, mais sur un point qui, bien que fondamental, n'annule pas les autres points qui sont acquis parce que probablement objectifs. En reprenant la terminologie qui a été posée abstrairement dans le résumé méthodologique du paragraphe 4 ci-dessus, nous dirons que ce qui manque à Strawson, c'est la distinction entre une *asymétrie* descriptive et une *dissymétrie* opératoire – ou son équivalent bien sûr : les mots ici n'importent pas, car il s'agit justement d'un problème de pure méthode. En fait, Strawson utilise généralement la seule idée d'*asymétrie* ; et dire qu'il ne l'entend pas au sens de nos *dissymétries*, c'est dire simplement qu'il ne procède jamais à la seconde application de l'attitude de neutralité, qui doit conduire à l'opération de *symétrisation*. Ainsi, après avoir établi l'asymétrie fondamentale des comportements respectifs du sujet et du prédicat des propositions atomiques eu égard à la négation, il s'est contenté d'affirmer cette asymétrie ; il en a certes longuement cherché une explication, mais – sans pouvoir le montrer ici – nous pensons qu'il n'y est pas encore parvenu, et cela pour une raison de principe. Cette raison de principe, qui correspond exactement au point sur lequel nous pensons devoir modifier, en la prolongeant, l'idée strawsonienne, est la suivante : il est probablement impossible, du moins dans un premier temps, d'expliquer une asymétrie ainsi définie ; en d'autres termes, plus positifs, il faut nécessairement passer d'abord par un détour, que seule permet l'application de l'attitude de neutralité. Voici ce détour : il s'agit de créer, à partir de l'asymétrie constatée par Strawson, une situation *dissymétrique* qui consiste dans l'opposition entre un ensemble de cas qui confirment cette asymétrie, *et un autre ensemble de cas qui, au contraire, l'infirment*. Cette situation est naturellement exclue *a priori* par Strawson lui-même ; il y a donc bien là une modification essentielle de son analyse, et surtout de sa méthode. Mais le plus important, c'est de *trouver* les cas qui infirment l'asymétrie supposée d'abord universelle : quelles sont – si elles existent – les propositions atomiques qui ne présentent pas l'asymétrie entre sujet et prédicat eu égard à la négation ? Pouvoir répondre à cette question, c'est précisément maîtriser l'opération que nous appelons la *symétrisation*, et qui constitue non seulement, comme on l'a déjà vu, le véritable nerf de la démarche

explicative, mais aussi son moment proprement inventif, ou encore “heuristique” au sens fort du terme. Or, il y a bien, contre l’idée initiale de Strawson, ou plutôt *au-delà* d’elle, une réponse positive à cette question. Nous la présenterons ici comme si nous l’avions cherchée, et trouvée, d’une manière immédiate et directe ; mais c’est en fait une simplification artificielle : on sait qu’une démarche heuristique n’est jamais réellement de cette nature. Donc, à la suite de recherches souvent très dispersées, et ne visant jamais à l’avance ce résultat précis, nous sommes parvenu à la conclusion que ce que les logiciens appellent les relations d’ordre, c’est-à-dire en fait les phrases de structure comparative, constituent justement l’un des cas où l’asymétrie entre sujet et prédicat eu égard à la négation n’a plus lieu. Il faudrait naturellement justifier l’idée, assez nouvelle, et qui est sous-jacente à ce résultat, selon laquelle les propositions relationnelles sont elles aussi des propositions atomiques ; mais il suffira sur ce point d’indiquer que c’est ce qui découle d’une confrontation générale entre la prédication monadique et les divers types de prédication dyadique : le fait crucial est alors que, par opposition aux phrases construites avec des verbes transitifs, qui sont essentiellement *asymétriques* au sens où Strawson l’entend pour les prédications monadiques, les phrases comparatives se révèlent au contraire *symétriques*. Cette symétrie n’a bien sûr rien à voir avec la symétrie logique (puisque les relations d’ordre sont justement asymétriques en ce sens-là) ; il s’agit d’une propriété probablement plus profonde, et qui pourrait même avoir un grand intérêt philosophique. Il y a plusieurs manières équivalentes de l’exprimer ; voici la plus simple. Dans une comparaison, et plus généralement dans une relation d’ordre, il semble que les deux individus comparés, ou mis en relation l’un avec l’autre, soient placés en quelque sorte sur un même plan, ou si l’on veut sur un pied d’égalité ; aucun des deux n’est *privilégié* comme l’est le sujet dans la prédication monadique, et comme l’est toujours aussi l’un des deux individus mis en relation par un verbe transitif. Et cette sorte d’égalité de statut se traduit précisément par le fait suivant, que Strawson considère explicitement comme impossible : les deux individus comparés sont mis, pour ainsi dire, en concurrence l’un avec l’autre ; par exemple, si l’on dit de l’un qu’il est plus grand que l’autre, alors il y a concurrence entre eux pour la possession de la plus grande taille ; et surtout, il y a bien une exclusion, c’est-à-dire une négation, qui porte cette fois sur le, ou les sujets de la proposition.

§ 8 – Encore une fois, notre objet n’est pas ici de démontrer la validité de cette analyse : nous l’avons résumée, littéralement, pour la *forme* seulement ; et, afin de retrouver le plus rapidement possible les thèmes par lesquels nous avons commencé, nous isolerons un aspect très particulier de cette forme : sans insister davantage sur sa force explicative, qu’il serait

difficile d'exposer en des termes suffisamment simples et clairs, nous allons nous arrêter, pour l'approfondir du point de vue méthodologique, au dernier résultat que nous venons d'obtenir, à savoir à l'idée qu'après tout il y a bien un sens dans lequel la négation peut porter non seulement sur les prédicats, mais aussi sur les sujets. L'intérêt méthodologique de ce résultat est en effet considérable : bien que ne permettant pas encore d'atteindre à l'explication du phénomène de l'asymétrie constatée par Wittgenstein et Strawson, il fournit déjà la synthèse de tous les autres éléments de la démarche philosophique que nous voulions présenter ici. Tout d'abord, on voit que — si elle est correcte bien sûr — la *symétrisation* que constitue la découverte d'une négation des sujets dans les relations d'ordre n'*annule* pas l'asymétrie, ou la dissymétrie initiales ; cette opération marque donc véritablement un progrès dans l'étude de la structure de la proposition atomique, et ne saurait par conséquent être considérée seulement comme une critique de la thèse de Strawson. Plus précisément — et ceci nous ramène directement au sens le plus profond, et le plus positif, de l'idée de neutralité : nous enlevons à la thèse strawsonienne son caractère *dogmatique*, en la faisant passer de la description, ou de l'*assertion* d'une asymétrie, à l'étude *opératoire*, et neutre justement, d'une *dissymétrie*. Or si cette étude opératoire est neutre au sens positif du terme, c'est bien parce qu'elle consiste, d'une manière tout à fait générale, dans la recherche, face à une dissymétrie quelconque, de sa symétrisation : en l'occurrence, nous substituons à une *thèse* philosophique dogmatique, c'est-à-dire à une thèse qui ne peut être qu'affirmée ou niée ("la négation ne porte que sur les prédicats"), une *opération* philosophique qui, partant de l'observation de l'asymétrie, cherche en somme à quelles conditions cette observation apparemment universelle peut être infirmée. Maintenant, si cette recherche marque un progrès non seulement dans l'abandon de toute assertion dogmatique, mais aussi dans la connaissance même de l'objet étudié, qui est ici la forme générale de la proposition atomique, c'est parce qu'elle conduit à une *généralisation* ; et c'est là, probablement, que se trouve l'un des éléments centraux de la méthodologie que nous proposons : en philosophie comme ailleurs, aucun progrès véritable n'est possible sans généralisation. Mais ce qui caractérise la philosophie, du moins telle que nous la comprenons, c'est que, par-delà les choses et les faits au sens ordinaire, elle porte sur les concepts, et sur ce qu'on pourrait appeler les faits conceptuels — par exemple, l'asymétrie des sujets et des prédicats eu égard à la négation serait, par excellence, un tel fait conceptuel<sup>13</sup>. Donc, le processus

<sup>13</sup> Mais il est très important de voir que cela n'est tout de même qu'un cas très particulier, et que cette notion de fait conceptuel s'applique en principe à n'importe quel domaine ; elle n'est nullement liée à la philosophie logique, ni à aucun autre secteur spécifique de la philosophie.

de généralisation propre à la philosophie sera lui aussi conceptuel: il se produira, très exactement, chaque fois qu'on sera parvenu à *rendre plus général* un concept quelconque. Or, c'est bien ce qui s'est passé dans la symétrisation décrite au paragraphe 7: en découvrant un ensemble de cas qui infirment l'asymétrie de la négation traitée alors comme une dissymétrie, nous avons nécessairement *modifié* le concept même de négation, et cela dans le sens d'un élargissement. Ce point n'est pas seulement important sur le plan méthodologique et systématique: il touche également aux problèmes historiques, en donnant l'explication de plusieurs difficultés bien connues dans le passé récent tant de la philosophie logique que de la philosophie en général.

§ 9 – Commençons par la difficulté relativement technique qui est à la source de l'analyse strawsonienne. En affirmant dogmatiquement que la négation ne peut porter que sur les prédictats, c'est-à-dire en niant qu'il puisse y avoir une *négation des sujets*, ce qu'on fait en réalité consiste à fixer définitivement le sens du mot “négation”: or cette attitude, qui serait adéquate, et même nécessaire, dans le domaine scientifique de la linguistique par exemple, est le contraire de l'attitude neutre du philosophe dont nous disions, au paragraphe 3, qu'il devait justement renoncer à utiliser les concepts pour mieux les étudier; et en effet, l'étude philosophique d'un concept revient le plus souvent à en modifier la définition – de préférence en la généralisant. C'est cela, nous semble-t-il, qui a manqué à Strawson: il a observé, avec raison, que dans son usage ordinaire la notion de négation était, pour ainsi dire, affectée par celle de prédicat; plus concrètement: la négation d'un prédicat comme “blanc” donne le terme négatif “non-blanc”, qui a un sens clair; alors qu'on voit mal le sens d'un terme obtenu en niant un sujet comme “Socrate”: “non-Socrate” n'a, littéralement, pas de sens. Mais si, conformément à la suggestion formulée au paragraphe précédent, on se demande à quelle condition cette asymétrie pourrait être infirmée, on va essayer d'étendre tout de même l'idée de négation aux sujets; ce faisant, on va effectivement rendre la notion de négation plus générale – en lui trouvant en somme un nouvel usage, plus large que l'ancien. Cependant, l'essentiel est que ce nouvel usage ne soit pas purement et simplement inventé, mais *découvert* (et donc bien réel) dans un type de propositions, ici les propositions comparatives, auxquelles on n'avait pas pensé jusque-là. La nouveauté apportée par la symétrisation n'est donc nullement gratuite: elle réside, non pas dans la création entièrement libre de nouvelles formes logiques ou linguistiques, mais plutôt dans une *réinterprétation* originale des formes existantes et bien connues par ailleurs. Ainsi, dire, comme nous le ferons maintenant, que dans une phrase comparative quelconque il y a une négation qui porte sur l'un des deux objets comparés, c'est bien trouver un usage de la négation qui est nouveau;

mais c'est le trouver dans des formes qui, elles, ne sont pas du tout nouvelles. Peut-être les choses seront-elles plus claires si nous prenons une seconde difficulté, vraiment historique celle-là, puisqu'elle remonte au XIX<sup>e</sup> siècle, mais néanmoins analogue à la précédente : c'est la question de savoir comment on pourrait concevoir, dans le cadre de la théorie classique du syllogisme, une quantification des prédictats parallèle à celle des sujets. Peu importe ici la motivation technique de cette innovation, due en particulier à William Hamilton, ainsi que la forme précise que celui-ci lui a donnée ; il suffira de dire que Hamilton a voulu transposer directement, et sans aucune modification conceptuelle, les quantificateurs classiques ("tout", "quelque", etc.) du domaine des sujets au domaine des prédictats. Or, même si cette extension de la théorie de la quantification a pu conduire à des résultats intéressants en syllogistique, les logiciens ne se sont jamais mis d'accord sur sa valeur réelle ; et nous pensons que cela provient d'une erreur profonde de *conception* d'une éventuelle "quantité" propre aux prédictats : comme tout à l'heure pour l'idée d'une négation des sujets, nous suggérons qu'il doit bien y avoir une quantité des prédictats, mais que, pour la découvrir, il faut faire un effort identique de *généralisation* du concept même de quantité. Autrement dit : de même que la négation des sujets n'était pas celle à laquelle on pouvait penser immédiatement, et qui n'a pas de sens, de même maintenant, pour concevoir correctement ce que nous appellerions volontiers l'*homologue* pour les prédictats de la quantité ordinairement définie pour les sujets, il faut faire un effort qui conduira à modifier suffisamment cette notion primitive de quantité pour l'adapter, en quelque sorte, à la prédication. Cependant, là encore, il s'agit non pas d'inventer cette forme nouvelle de la quantité, mais seulement de la découvrir comme on découvre un objet préexistant. Or l'hypothèse qui nous semble s'imposer à ce stade de la recherche, c'est que la quantité propre aux prédictats se trouve dans les *degrés* qui mesurent l'appartenance de telle ou telle qualité à tel ou tel objet — c'est-à-dire exactement ce qu'Aristote appelait "le plus et le moins". Si cette hypothèse était correcte (ce qui n'est nullement démontré bien sûr), alors, pour exclure complètement l'idée hamiltonienne et éliminer ainsi les difficultés conceptuelles qu'elle présente, il faudrait dire que le rôle joué par la quantification universelle et existentielle dans le domaine des sujets se trouve remplie, dans celui des prédictats, par la notion de degré et de mesure ; et on voit que cette modification du concept de quantité passerait bien alors par sa généralisation. Bref, la quantité deviendrait une sorte de cas général, dont les deux cas particuliers seraient, du côté des sujets, le nombre en tant qu'il permet de compter des individus, et, du côté des prédictats, le nombre en tant qu'il sert à mesurer des degrés.

§ 10 – Ces deux exemples tirés de la philosophie logique, et résumés très brièvement sans aucun souci de démonstration, mais, répétons-le, pour la forme seulement, suffiront pour nous permettre de rejoindre enfin l'ensemble des thèmes méthodologiques par lesquels nous avons commencé, et aussi d'introduire une éventuelle discussion par l'évocation d'un troisième et dernier exemple historique. En ce qui concerne les thèmes généraux exposés dans nos quatre premiers paragraphes, voici en quel sens ces deux exemples nous semblent les illustrer d'une manière à la fois directe et complète. Tout d'abord, l'un et l'autre présentent un seul et même mouvement de pensée, que nous préférons appeler une *opération*; et, comme on va le voir à l'instant sur le troisième exemple, cette opération paraît avoir une valeur qui pourrait être universelle, ou en tout cas se prêter à une application indéfiniment *répétable* dans n'importe quel domaine: il y aurait donc bien là un début de pensée *disciplinée*, et bénéficiant par conséquent d'une certaine *constance* (§ 4). Ensuite, cette opération, qui consiste à généraliser par symétrisation, exige à l'évidence une *neutralité* effective au sens où nous l'avons définie: il a fallu prendre du recul tant à l'égard des thèses que les philosophes ont l'habitude d'affirmer ou de nier, qu'à l'égard des concepts figurant dans ces thèses, puisque l'aboutissement constant de l'opération de symétrisation est une *modification* des notions étudiées (et on comprend mieux au passage pourquoi tout cela n'est possible qu'à la condition de renoncer à *utiliser* les notions en question, cf. § 3). Mais comment cette description de la méthode que nous proposons, et ses applications dans le domaine de la philosophie logique, peuvent-elles être reliées aux deux premiers principes que nous avons énoncés (§ 2): l'objectivité et la "littéralité"? Pour le voir, il faut maintenant dissocier ces deux notions, que nous avons assimilées explicitement l'une à l'autre (§ 2; cf. également § 5), mais qui en réalité concernent, d'une part, l'idée qu'on se fait de l'objet de la philosophie et de la méthode qui lui sera adéquate, et, d'autre part, le mode d'expression, ou même plus simplement le style que le philosophe devra adopter pour communiquer les résultats de sa recherche. Sur le premier point, l'apport de l'attitude de neutralité semble être le suivant. Par deux fois, nous avons dit, à propos de la philosophie logique, que l'opération de symétrisation ne consistait pas dans une invention de concepts entièrement nouveaux, mais plutôt en une découverte par réinterprétation de concepts préexistants: cela signifie donc que la philosophie a bien un objet qui lui est, dans une certaine mesure, extérieur, et que le philosophe n'est pas libre; son travail est largement déterminé par la "réalité" qu'il étudie. Dans ces conditions, on peut même poser que, malgré les apparences, les philosophes s'intéressent à des problèmes qui leur sont communs; et les différences de leurs points de vue ne doivent plus être valorisées comme elles l'ont en général été jusqu'ici:

il ne faut plus juger ces différences qu'en fonction de l'efficacité de chaque point de vue. Mieux : on peut admettre que, à plus ou moins longue échéance, il y aura un point de vue unique qui l'emportera sur l'ensemble des autres ; ce succès restera certes toujours provisoire, et il aura généralement été obtenu par une synthèse de tous les points de vue concurrents — mais ceux-ci n'en seront pas moins dépassés et abandonnés. Maintenant, sur le second point, c'est-à-dire sur le style de la philosophie, il suit en effet de tout cela qu'on devra éviter le plus possible les modes d'expression "littéraires", qui sont en somme ceux où l'on cultive, à travers l'ambiguïté notamment, la multiplicité des points de vue ; on pratiquera au contraire un style "littéral", dans lequel on cherche à déterminer un point de vue unique<sup>14</sup>. Naturellement, cette recherche sera lente et souvent tâtonnante ; mais l'essentiel est de voir que son orientation — vers la généralité — sera toujours inverse de celle d'une philosophie de type littéraire, qui tendra à accumuler de simples aperçus descriptifs et nécessairement multiples. On voit clairement, derrière cette opposition un peu simpliste entre deux méthodes et deux styles, une préférence marquée, et qu'on jugera peut-être naïve, pour une conception classique de la philosophie théorique ; et il n'est pas question de la justifier davantage maintenant. Cependant, nous allons conclure en l'illustrant, sur un troisième exemple historique, par la discussion rapide des dernières pages de l'article de G. Boss : "*I Promise*". *Les fonctions du langage chez Hume et Austin* (cf. p. 29-48 ci-dessous, et plus spécialement p. 39-42). Qu'on nous comprenne bien : nous ne voulons pas critiquer l'analyse que G. Boss a donnée là des rapports entre la théorie moderne des actes de langage et la conception humienne de l'acte de promesse ; il s'agira plutôt de proposer un complément à cette analyse, qui, sans la modifier en elle-même, suggérera, par un simple rapprochement avec la méthode que nous avons esquissée ici, d'en tirer une leçon nouvelle, et qui sera différente, elle, de la conclusion générale retenue par G. Boss au terme de son article. En effet, ce qui nous a frappé d'abord dans cette

<sup>14</sup> Notons que cette définition correspond assez exactement à celle qu'a donnée de cette même notion F. BRUNNER dans *Science et réalité*, Paris 1954, ch. IV et *passim*. Mais, pour F. Brunner, le "littéralisme" est "l'application, à l'histoire, du rationalisme moderne" (ch. V, p. 83) ; si bien que nous serions au fond d'accord avec lui : les philosophies du passé ne doivent pas être traitées "littéralement", puisque, selon nous, elles comportent toutes une part considérable de "littérature". Evidemment, il y a derrière cet accord de principe une grande divergence sur la nature de la philosophie elle-même : nous voulons la *rendre* littérale, alors que F. Brunner semble considérer cette ambition comme impossible, ou même comme contraire à l'essence de la pensée philosophique en général. Pour faire avancer la discussion, il faudrait reprendre d'une part ce qui nous apparaît comme les présupposés dogmatiques de la position de l'auteur, et d'autre part bien entendu notre propre prétention à la neutralité philosophique, qui devrait être libre, elle, de tout présupposé... Une telle prétention est sans doute difficile à justifier, du moins dans l'état actuel des choses.

conclusion (p. 39), c'est précisément l'idée suivante : "Entre les deux philosophes, il n'y a pas un progrès, mais une divergence d'intérêts. Là où Austin se tourne vers le problème des forces du langage, Hume s'intéresse à un cas de rapport oblique." De la thèse polémique à laquelle cette idée correspond, nous retenons comme un fait incontestable qu'il ne faut pas voir en Hume un précurseur de Austin : G. Boss a clairement montré qu'il y avait tout autre chose qu'une anticipation de la théorie des actes de langage dans l'analyse de ce cas particulier de "rapport oblique". Mais nous ne le suivrons pas, en revanche, dans le corollaire qu'il tire de cette démonstration, et qui revient au fond à séparer les deux philosophes confrontés en parlant d'une "divergence d'intérêts" : comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, nous ne pensons pas qu'on ait ainsi, en philosophie, la liberté de choisir ses intérêts ; un objet étant donné (et il n'est pas douteux que Hume et Austin étudient un seul et même objet), il est en quelque sorte nécessaire qu'il y ait convergence entre les diverses analyses qu'on peut en donner. En fait, dans le cas présent, nous allons proposer une hypothèse qui pourra paraître trop forte, et qui est en tout cas paradoxale : si le commentaire que fournit G. Boss du texte de Hume lui est fidèle, alors c'est, pour ainsi dire, celui-ci qui est en avance sur Austin ; on ne pourra pas parler de progrès, mais on dira que, du point de vue méthodologique, Hume est allé plus loin que Austin – ce qui presuppose alors, naturellement, que leur but était le même. Voici comment nous justifierions cette hypothèse. Si Austin a bien cherché une classification des divers actes de langage, et s'il en a esquissé une théorie que J. R. Searle a ensuite développée<sup>15</sup>, il ne s'est jamais posé la question que Hume a traitée à propos de la promesse ; mais il faut ajouter immédiatement qu'il aurait dû se la poser, autrement dit que cette question est *objective* (et non pas liée à des intérêts particuliers de Hume). Ce qui nous autorise à l'affirmer, c'est que cette question constitue une troisième difficulté historique tout à fait analogue aux deux premières (celles-ci relevant de la philosophie logique, alors que nous sommes maintenant en philosophie du langage) ; plus précisément, la forme de la question, et celle de la réponse que Hume lui donne selon G. Boss, sont identiques à la forme que prévoit notre méthodologie pour les questions philosophiques en général. Avant de le montrer, concluons simplement, en ce qui concerne Austin, que l'absence chez lui (comme chez Searle) de cette manière *opératoire* de traiter le problème des actes de langage correspond à son absence parallèle chez Strawson, et provient de l'attitude générale chez tous les membres de l'école analytique face aux questions de méthode : ils tiennent à en parler le moins possible, et celle qu'ils pratiquent effectivement est purement *descriptive*. Cela dit, quel est

<sup>15</sup> Cf. *Speech Acts*, Cambridge 1969.

le mouvement de pensée que G. Boss décrit chez Hume sous le nom d’“obliquité”, et aussi de “ruse” face au “défi”? C'est, croyons-nous, une opération qui est très proche de ce que nous avons appelé la symétrisation. En effet, la situation où G. Boss nous place dès l'application de la méthode du défi à l'analyse de la promesse (p. 39) se laisse décrire parfaitement comme une *dissymétrie* au sens précis où nous l'entendons; une dissymétrie qui oppose implicitement ici les “formes de mots” auxquelles correspond une perception, et celles (comme la promesse) auxquelles ne correspond aucune perception. Cette situation dissymétrique se trouve même être aporétique; or on pourrait montrer que la plupart des problèmes philosophiques intéressants auxquels s'applique le processus de la symétrisation se présentent justement sous la forme d'apories, et que dans ces cas la généralisation obtenue par symétrisation consiste dans la découverte d'un *présupposé* caché sous l'un des concepts utilisés pour la formulation du problème. C'est déjà un peu ce qui s'est produit dans la généralisation de la notion de négation en philosophie logique: on a trouvé ce qu'était vraiment la négation des sujets en découvrant que l'idée de négation ordinaire est *affectée* implicitement par celle de prédicat. Or, dans le cas de la promesse, le présupposé qui va se révéler pertinent est celui de l'opposition entre le domaine de ce qui est *naturel* et de ce qui est *artificiel*<sup>16</sup>: l'aporie, qui consiste ici dans l'inintelligibilité d'une promesse qui serait naturelle, est levée par la mise en évidence du caractère *non naturel* de cet acte de langage (p. 39-40); et il y a bien là généralisation par symétrisation, puisqu'on peut paraphraser tout ce mouvement de pensée en disant qu'il a permis de déterminer un autre “niveau” que celui du langage naturel (selon les mots mêmes de G. Boss) où la promesse redevient intelligible. L'idée précise de symétrisation nous semble d'ailleurs contenue dans celle d’“obliquité”; mais c'est ici que, pour terminer, nous allons rejoindre les problèmes de style, en proposant cette fois une critique explicite des modes d'expression “littéraires” et en défendant, par contraste, une certaine “littéralité”.

§ 11 – En ce qui concerne d'abord la méthode, le commentaire que nous venons de suggérer montre simplement ceci: le processus, ou le procédé opératoire de la symétrisation d'une dissymétrie permet de décrire correctement la démarche de Hume telle que l'a exposée G. Boss; et surtout, ce faisant, il autorise à présenter cette démarche comme un cas particulier d'une opération philosophique qui pourrait se révéler extrêmement

<sup>16</sup> Remarquons que cette opposition entre l'artificiel et le naturel a été utilisée, dans un tout autre contexte *mais selon une méthodologie très analogue*, par Bergson; cf. notre étude: “Pour une nouvelle interprétation de la méthode philosophique de Bergson”, à paraître dans les *Etudes Bergsoniennes*, Paris 1978.

générale. Mais, quoi qu'il en soit de ce problème de pure méthode qui exigerait, pour être résolu, de nombreuses recherches tant historiques que systématiques, la question préliminaire qu'il faut poser est bien celle du *style* que le philosophe devra adopter pour exposer les résultats de ce genre de recherches. A cet égard, il nous semble qu'un changement important des habitudes s'imposera bientôt. Nous avons dit tout à l'heure que la faiblesse de la philosophie analytique était de se contenter de *décrire* certains phénomènes conceptuels (concernant la négation chez Strawson, et les actes de langage chez Austin et Searle); or c'est un peu la même chose que nous reprocherions maintenant à l'analyse historique de G. Boss, qui nous paraît *utiliser* littérairement certains concepts au lieu de les *étudier* d'une manière plus littérale. Naturellement, cette critique n'est pas vraiment neutre (au sens courant du terme), car nous privilégions implicitement ici les méthodes opératoires au détriment des méthodes descriptives – c'est-à-dire, en dernier ressort, une attitude “active” plutôt que “passive” (cf. § 3 ci-dessus). Mais, si l'on nous suit dans cette préférence, alors se posent en effet d'importants problèmes de pure expression. Ne serait-ce que pour faciliter une discussion, prenons, à titre d'exemple, la conclusion que G. Boss propose à son étude de l’“obliquité” qui intéresse Hume (p. 41): la question fondamentale nous semble être de savoir dans quelle mesure l'utilisation du concept de *ruse*, puis de la métaphore du *labyrinthe* et de ses *couloirs obliques*, peut faire avancer l'analyse méthodologique. Certes, ces notions se trouvent chez Hume lui-même (cf. la note 10 de l'article cité); et surtout G. Boss dit bien ensuite qu'il ne prétend pas avoir mené son analyse à son terme. Cependant, nous soumettons à la discussion l'idée suivante: en décrivant ainsi, à l'aide de notions souvent métaphoriques, une méthode qui est en fait opératoire, ne se détourne-t-on pas du *développement actif* de cette méthode même? Derrière cette question apparemment formelle, il y a, croyons-nous, un choix profond entre deux conceptions de la philosophie en général, auxquelles correspondent bien deux styles de pensée. Notre but a moins été ici de chercher à réfuter l'un de ces deux styles, qu'à illustrer partiellement l'autre; et notre espoir essentiel est que cette illustration, malgré sa brièveté et son caractère souvent allusif, ait elle-même été suffisamment *littérale* pour ne pas présenter trop d'obscurités.